

INTRODUCTION

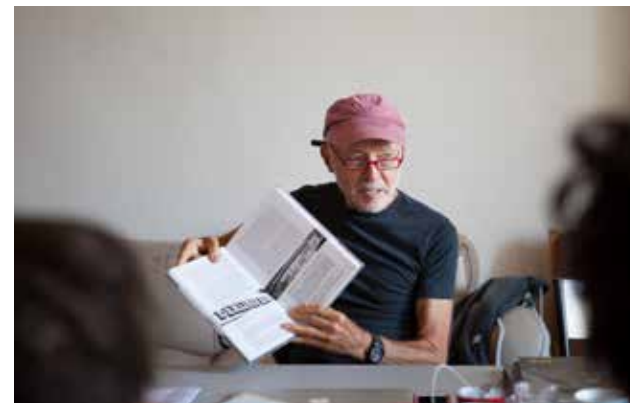
François Aubart François Piron

Lorsque nous avons contacté Sylvère Lotringer en avril 2016 pour lui proposer d'être la figure centrale de ce numéro d'*Initiales*, sa réticence de principe fut conforme à ce que nous attendions de sa personnalité. Nous le savions philosophe, professeur, occasionnel réalisateur de films, et surtout fondateur de la revue et maison d'édition Semiotext(e), dont la prolixité, l'indépendance, la longévité, le courage politique et le sens stratégique nous fascinent depuis longtemps. Sylvère semblait à la fois curieux et suspicieux de se trouver au centre d'une étude, lui qui considère son travail comme celui d'un passeur, d'un « homme de l'ombre », et sa façon d'agir toujours au sein d'une collectivité.

Parmi nos diverses activités, nous sommes l'un et l'autre éditeurs : François Aubart au sein de <O> future <O>, François Piron avec Paraguay. Bien que nous n'ayons pas lu les mêmes livres publiés par Semiotext(e), nous trouvons dans nos bibliothèques respectives certaines de ses publications classées avec les romans, les essais théoriques, les livres de poésie ou les projets d'artistes. Semiotext(e) est connu pour avoir introduit aux États-Unis les penseurs français de l'après-68 : Gilles Deleuze, Félix Guattari en premier lieu, mais aussi Jean Baudrillard, Paul Virilio ou Guy Hocquenghem. Dans le sens inverse, Semiotext(e) a donné une audience internationale à des auteures américaines telles que Kathy Acker, Eileen Myles, Dodie Bellamy ou Chris Kraus. Si le champ d'action de Semiotext(e) semble très large – de la littérature à la théorie politique, du pamphlet à la poésie – il est remarquable qu'il reste fondé sur des amitiés fidèles et des idées au long cours : avec les philosophes italiens de l'Autonomia, avec un héritage des contre-cultures.

Ce qui décide finalement Sylvère à répondre avec enthousiasme à notre proposition est le principe même d'*Initiales* : une revue produite dans une école d'art. Notre envie est d'intégrer un groupe d'étudiant-e-s à sa réalisation : Sylvère n'a jamais travaillé autrement.

Nous convenons qu'il viendra à Lyon pour réaliser un entretien avec nous en mai 2017. Cela nous laisse une année scolaire pour préparer sa venue. Nous faisons acheter par la bibliothèque de l'école un ensemble de publications de Semiotext(e) et, à la rentrée 2016, avec ces livres choisis de façon subjective, nous constituons un groupe de lecture où participe une quinzaine d'étudiant-e-s de diverses promotions et horizons. Mélissa Airaudi, Mona Chancogne, Agathe Chevallier, Adriane Emerit, Pauline Ghersi, Valentin Godard, Samuel Gouttenoire, Zoë Grant, Hélène Hulak, Maïté Marra, Morgane Masse, Jean-Baptiste Perret, Axelle Pinot et Thily Vossier plongent dans des lectures par intérêt, par curiosité ou par hasard. L'aventure de Semiotext(e) est assez longue pour que chacun-e y trouve de quoi alimenter ses propres réflexions. Assez vite sont formulées des demandes d'autres livres, des associations d'idées et des interrogations qui animent nos discussions. En filigrane de chaque ouvrage étudié, nous commençons à identifier certains des modes opératoires qui définissent la politique éditoriale de Semiotext(e) et composent son identité : des manières de faire et d'écrire, des fils directeurs et des brisures, des intuitions et des stratégies, des raisonnements économiques, des graphismes, des associations texte/image. Sa façon d'être aux côtés des prises de parti politiques les plus radicales sans jamais être moraliste, de s'inscrire dans le monde de l'art comme dans celui des cultures *underground*, permet à Semiotext(e) de produire des croisements disciplinaires inattendus qui sont incroyablement libérateurs. Sans chercher à tout démêler, les membres du groupe de lecture suivent certaines des pistes décelables dans la succession de livres de Semiotext(e). Certain-e-s découvrent une façon de considérer la philosophie comme un moyen d'émancipation appliqué au quotidien, s'exprimant non seulement par la mise en rapport de la théorie avec la militance, les arts et les pratiques sociales mais aussi par le choix, revendiqué, de publier des livres de philosophie dans un format permettant de les glisser dans une poche.



Entretien avec Sylvère Lotringer, Lyon, mai 2017. Photos : Maïté Marra

François Aubart et François Piron

D'autres s'étonnent de la publication du livre *L'Insurrection qui vient* du Comité Invisible aux États-Unis, s'interrogeant sur la réception de ce livre dans ce pays. Nous identifions des antécédents dans la publication d'entretiens, au début des années 1980 avec des membres de la Fraction Armée Rouge, avec les Autonomes italiens, avec les membres du Black Panther Party, qui permettent d'envisager à quel point ces modes de penser révolutionnaires animent Semiotext(e). D'autres encore s'intéressent aux modes narratifs des textes publiés dans la collection Native Agents fondée par Chris Kraus en 1989. Ces auteur-e-s ont assimilé le slogan féministe selon lequel le personnel est politique et décrivent à la première personne une vie intellectuelle, sexuelle, affective, quotidienne qui n'est pas obligatoirement complètement la leur. Enfin, tout le monde s'intéresse aux para-

doxes de cette maison d'édition née dans une université, publiant dans des fanzines des essais complexes et controversés et qui, dans les années 2000, finit par être diffusée par le très universitaire MIT Press, et voir l'une de ses publications, le roman de Chris Kraus *I Love Dick*, adaptée en série télévisée par Amazon.

Également paradoxale est l'histoire de Semiotext(e), témoin critique chroniquant à plusieurs reprises la gentrification urbaine à New York, puis à Los Angeles où la maison d'édition a déménagé en 2001. L'augmentation des loyers consécutive à l'apparition de galeries et autres lieux de consommation culturelle engendre la création de mouvements de défense de certains quartiers. Ces associations, à Los Angeles notamment, s'en prennent aux structures artistiques, perturbent vernissages et autres événements dont, plusieurs fois, des lancements de livres de Semiotext(e), qui se retrouve, à son corps défendant, dans le rôle d'agent d'une « appropriation culturelle » qui n'épargne plus aucun acteur de l'art contemporain.

En quelques mois se dessinent de nombreuses pistes et sujets pour interroger Sylvère avec qui nous mettons en place un entretien au long cours, au sein de l'école, du 22 au 24 mai 2017. Pour tenter de les évoquer tous, nous décidons de dédier chaque journée à un sujet. Le premier jour doit porter sur l'histoire, les méthodes de travail et l'économie de Semiotext(e), de sa création jusqu'à sa reconnaissance. Le deuxième se veut concentré sur les différentes écritures – universitaires, conversationnelles, personnelles – et les façons de les publier dans des collections, des recueils et des revues. Le troisième, enfin, est consacré aux diverses formes d'opposition au capitalisme exposées par Semiotext(e).

Pendant ces trois jours, nous avons échangé avec Sylvère dont la générosité, l'éloquence et le goût de la discussion ne tardent pas à déborder

notre programme. Pendant cette conversation, il apporte de nombreuses réponses à nos questions, des précisions inattendues, des informations cruciales, des anecdotes, des histoires et une façon de voir et de penser plus excitante que nous n'aurions osé l'espérer. Cet entretien fut d'une telle richesse que supprimer des parties de sa transcription nous a préoccupés jusqu'au bouclage de la présente revue. Nous avons souhaité qu'il coure le long de toutes les pages, ou presque, de la revue, dont la plus grande part des contenus prolonge cette discussion.

Lors de la rentrée 2017, nous formons de nouveau un groupe composé d'étudiant-e-s de l'école et des artistes résidentes du post-diplôme. Avec Agathe Chevallier, Alexandre Collet, Jordan Derrien, Adriane Emerit, Zoë Grant, Sophie T. Lvoff, Lou Masduraud, Irène Mélix, Raphaëlle Merlin, Thily Vossier, Georgia René-Worms et Maha Yammine, nous constituons un comité éditorial qui a élaboré ensemble le sommaire de ce numéro d'*Initiales*.

En effet, les auteur-e-s invités-e-s et les textes traduits dans les pages qui suivent ont été choisis-e-s par les un-e-s et les autres qui les ont identifiés-e-s au cours de leurs lectures et de leurs investigations. Ces recherches ont aussi conduit certain-e-s à inventer des formes d'intervention inspirées de méthodes exploitées par Semiotext(e), celles de l'édition, du montage et du *cut-up*. Considérer Semiotext(e) comme une boîte à outils non seulement théorique, mais aussi pratique et directement active, est sans doute caractéristique de la manière dont nous pouvions l'envisager dans une école d'art. Dans ce lieu spécifique, où la recherche est sans doute moins académique et scrupuleuse qu'ailleurs, elle est néanmoins un espace passionné de débat, d'assimilation et d'hybridation de connaissances, dans une intransigeance où nous avons eu le sentiment de construire une forme en phase avec notre sujet.

Car, finalement, ce qui définit l'identité de Semiotext(e), c'est cette énergie et ce plaisir à faire les choses que nous avons comprises en rencontrant Sylvère. Cet éditeur qui publie de nombreux livres d'une rigueur et d'une exigence exemplaires nous a aussi montré la nécessité d'expérimenter, de tester et d'associer dans la jubilation. Cela accompagne à merveille l'activité critique, car celle-ci n'est qu'un système autoritaire, sauf à être déplacée par l'expérimentation et les expressions inattendues. En préparant ce numéro, cette attitude, encourageante et joyeuse, est devenue notre pédagogie commune.